L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX, NO. 73, RUE DE CHARTRES.

NOUVELLE-ORLEANS.

DIMANCHE MATIN, 18 MAI.

Notes d'un Petit Moraliste

A PROPOS DE L'INTÉGRITÉ DU SUFFRAGE UNIVERSEL.

Nul plus que moi ne s'incline devant la majesté du suffrage universel. C'est mon devoir et mon droit, et j'en profite. Mes idées sont bien nettes, franches et arrêtées sur ce sujet, je n'en démordrai pas d'une ligne, je vous jure : mais vous ne saurez vous dispenser les luttes perpétuelles qu'il me faut subir à ce propos, — jusque dans mon intérieur.

Si la force des convictions se mesure aux souffrances que l'on sait endurer pour elles, il est clair que mes convictions sont de la plus haute puissance.

J'ai épousé une femme qui m'a apporté une jolie dot, ce qui ne saurait nuire, plus une belle-mère, excellente femme au fond, mais une forte tête.

Eh bien! il suffit que j'exprime une opinion politique chez moi, dans ma maison, à ma table même, pour qu'immédiatement ces dames émettent une opinion diamétralement contraire, et vous demande un peu de quel droit. C'est le suffrage universel particulièrement qui est leur bête noire, et vous pensez à quelles extrémités elles se portent à propos de la réclamation si énergiquement faite en ce moment au sujet de l'*intégrité* du suffrage universel.

—Le suffrage universel! Où prenez-vous cela? me dit ma belle-mère. Qui dit suffrage universel dit suffrage de tout le monde. Eh bien! moi et ma fille ne faisons-nous point partie de tout le monde? Pourquoi ne demande-t-on pas mon suffrage, à moi, si je consens à vouloir le donner? On me demande bien tous les ans, et très régulièrement, 1225 fr. 25 c. pour ma maison du boulevard de Sébastopol (ici, je m'incline avec sympathie). Quand je dis 1225 fr. 25 cent., je crois encore que l'on me gratifie, cette année, d'une augmentation d'un tiers. Jamais jusqu'alors on n'a semblé avoir compris seulement la pensée de refuser mon argent, sous prétexte que je suis un être d'une intelligence inférieure et subalterne.

—Mais, madame....

—Il n'y a pas de mais, il n'y a pas de madame qui tienne. Regardez-moi un peu cet imbécile de François, qui arrose en ce moment la cour, où il va certainement pleuvoir. Je ne lui donnerais assurément point mon petit havanais à gouverner pendant cinq minutes. Eh bien! il y a quinze jours, on lui a remis un joli morceau de papier vert ou saumon, peu importe, pour l'inviter fort respectueusement à venir fourrer son avis dans l'urne, et lui demander ainsi à gouverner la France! Moi, on ne m'a rien demandé du tout, et cependant je ne crois pas succomber à un blâmable accès d'amour-propre en déclarant mon intelligence supérieure à celle du citoyen François.

—Assurément, chère belle-mère, ce n'est pas moi qui....

—Ce n'est pas vous qui.... je le sais bien, mais ça m'est égal. Ce qu'il y a de certain, c'est que vous partagez parfaitement mon avis au sujet de cet idiot de François, et que cependant, lorsque plusieurs centaines de François sont réunis, avec chacun un morceau de papier dans la main, vous vous prenez d'admiration et de respect, et vous vous extasiez sur la majesté, sur la splendeur, etc., etc., vous connaissez la histoire.

—Chère belle-mère, je demande la parole.

—La parole, vous ne l'aurez pas, les hommes en abusent assez souvent, pour qu'une fois, par hasard, les femmes essaient de prendre leur revanche.

Tenez, mon gendre, François n'a pas manqué de projeter dans cette boîte de bois blanc, que vous vous obstinez, toujours par bêtise, à appeler urne, un vote exactement contraire au vôtre. Si vous avez voté pour Rémusat, il a voté pour Barodet; si vous avez voté pour Barodet, il a voté pour Rémusat. C'est d'instinct.

Notre ennemi, c'est notre maître.
Je vous le dis en bon français.

Il y a longtemps que cela a été dit. Vous êtes annulé par cet imbécile, et c'est bien fait.

—Alors que devons-nous faire?

—Voici ce que fait un de nos amis. Lui ne vote jamais, mais chaque fois qu'il s'agit de voter, il s'arrange pour avoir deux pièces de vin à mettre en bouteilles. Il convoque quatre citoyens dans ce but. "Nous ne sortirons pas de la maison, dit il, que ces deux pièces ne soient terminées, et il les fait immédiatement. Vous savez bien pays'a, et si la soif vous gagne, vous pouvez boire à votre aise." Dans des conditions pareilles, on est sûr de ses hommes. Personne ne bouge, personne ne vote. Il a trois voix de bénéfice.

Mais, en vérité, ce sont là de petits moyens. Ce qu'il faut faire en ce moment, où l'on crie sur tous les tons qu'il faut avoir l'*intégrité* du suffrage universel, ici permettez-moi une parenthèse : *intégrité*, cela veut dire justice, en français; *intégralité* signifie : état d'un tout qui est complet; c'est *intégraliste* qu'il fallait dire; enfin, ne disputons pas sur les mots. Ce qu'il faut faire, dis-je, c'est de faire que le suffrage soi-disant universel ne soit plus un suffrage restreint. Donnez-lui son *integralité* complète.

Que les hommes et les femmes, dont les droits sont égaux devant la nature, soient égaux aussi devant le petit papier à jeter dans la boîte de M. le maire. Vous n'avez certes pas la prétention, vous que ma fille et moi nous soyons toujours plus bêtes que vous pour l'être vous-même?

—Je n'ai pas cette prétention, mais...

—Vous ne l'avez pas et vous faites bien; dans tous les ménages, il en est ainsi, et je crois même que la femme de François est beaucoup moins bête que lui.

Où serait le mal si la femme de François donnait son avis comme François lui-même. C'est elle qui nourrit le petit, qui l'habille, qui l'élève; elle ne va pas chez le marchand de vins, elle ne joue ni aux cartes ni au bouchon, et quand le petit sera grand, elle aura plus de peine que François si la guerre le lui enlève pour en faire un héros ou pandalon. Vous ne vivez plus de ménages qu'on ne croit où le travail, l'intelligence et la vertu sont représentés par la femme et non par son associé. Si vous saviez combien vous m'amusez avec votre majesté du peuple.

—Oui! *Vox populi, vox Dei.* La voix du peuple, c'est la voix de Dieu.

—Laissez-moi donc tranquille avec ces vieilles sornettes. De temps en temps, à Paris, vous voyez le grand souffle populaire animer toutes les poitrines, la voix du peuple s'élever, et l'on entend sortir de toutes les bouches ce même cri cent mille fois répété :

"Oh hé! Lambert! oh hé!"
Ou bien l'hymne :

Ohé les petits agneaux,
Qui cet-ce qui casse les verres?
Ohé les petits agneaux,
Qui est-ce qui casse les pôts?

Ou bien :

Oh! il a des bottes, il a des bottes,
Bottes, bottes,
Il a des bottes. Bastien.

Ou bien : Ohé! Rochefort!
Ou bien : Ohé! Raspail!
Ou bien, comme maintenant : Oh hé! Barodet!

Ces choses-là, ça prend comme une maladie, on ne sait pourquoi. Voilà la voix du peuple.

Eh bien! je vous le demande un peu, voyez-vous souvent d'honorables citoyens se réunir en groupes compactes, pour crier à tue-tête : "Ohé! Lambert! ou chanter les *Petits Agneaux*, ou :

Zim la l'la, zim la l'la,
Les beaux militaires!...

Vous arrive-t-il souvent de rencontrer quelques-unes de ces dames abruties chez le marchand de vin, décrivant de capricieux festons le long des murs, et cassant les kiosques ou les boutiques à coups de pierre ou à coups de bâton, sous prétexte de politique?

Si vous voulez mon opinion, je vous dirai que les hommes sont parfois du mérite, mais que sans les femmes ils feraient triste figure en ce monde.

—Personne, chère madame, n'est plus que moi de votre avis.

—De la galanterie! laissez-la dans le fourreau, mon cher gendre. La société, vous ne pouvez pas le nier, est faite par les femmes, il faut qu'elles y tiennent leur droit et leur place comme vous-mêmes. Les ouvriers qui réclament le plus la liberté, pour eux personnellement, n'ont-ils pas naguère prié comme des brûlés parce que des maîtres imprimeurs voulaient créer aux femmes un travail plus rétribué que leur travail ordinaire, en faisant des imprimeuses? Ainsi la liberté de la presse n'existerait pas pour les femmes, tandis que pour les hommes on en fait une nécessité.

—Tout cela est profondément bête et injuste.

—Moi, je suis pour la suppression totale du vote, tel qu'il existe.

—Mais, belle-mère, vous outragez la majesté du suffrage universel.

—Je m'en fiche pas mal! Ou bien supprimez-le tel qu'il est, puisqu'il n'est qu'un suffrage universel restreint, ou bien donnez-lui son intégralité complète, c'est-à-dire en nous convient, nous autres femmes, qui avons au moins autant que vous des charges, des responsabilités, nos propriétés, nos angoisses et nos impôts à voter comme vous-mêmes, pour la réglementation de ce qui nous intéresse au même titre que vous.

—Il y a de vrai dans ce que vous dites là, chère belle-mère; mais enfin les mœurs n'y sont pas. Nous ne sommes point encore à ce degré.

—Eh bien! il faut y arriver. Il faut être radical en tout ou ne pas s'en mêler. Les femmes auraient plus de bon sens que les hommes, c'est moi qui vous le dis; si vous nous refusez l'intégralité du suffrage universel, c'est que vous savez bien qu'il en est ainsi.

Voyez donc ce qui se passe en ce moment.

Comment! vous êtes quatre cent cinquante mille à Paris, et vous vous dites, mais là carrément et sans vergogne, au moins une certaine partie d'entre vous; Nous autres Parisiens, nous sommes des imbéciles, des crétins et des goîtreux; parmi nous, il n'y a personne qui soit capable de nous représenter devant le pays. Il faut décidément aller chercher quelqu'un à Lyon. Et vous obtenez un ramoneur que vous n'avez jamais vu, qui n'a jamais vu Paris, et qui ne s'est fait connaître que par des maladresses ou des lourdauderies.

Tenez, vous faites bâtir; le ville qui a produit le plus Molière, le citoyen Voltaire et tant d'autres, est dans une déchue et bien appauvrie, pour aller quérir au loin, pour la représenter, ce qu'on appelle un ferme commercial, des rossignols des halles pour compte d'une petite boutique de province, qui travaille pour l'exportation.

Allons donc! allons donc!

Que des Parisiens représentant Paris dans le régime actuel, c'est là le moins; et c'est à peine si *Pp* vote d'autres que des provinciaux, à partir de Thiers, qui est de Marseille, jusqu'à Gambetta, qui est de Cahors.

—Mais cependant, Paris est le centre où.....

—Laissez-moi donc la paix avec votre centre, puisque partout on cherche à décentraliser!

Moi, je vous soutiens que si le suffrage universel est intégral et complet, et que nous autres femmes nous y prenons enfin notre part, les choses n'en iront que mieux; la bêtise de l'homme sera corrigée par l'intelligence féminine; la grossièreté par notre finesse; les dérèglements par l'ordre de notre conduite.

—Oui, mais cela n'est pas possible.

—Eh bien! alors, ne pensez plus au suffrage universel, puisque vous vous plaisez à la mutiler d'une façon si brutale et si inconvenante.

Et d'ailleurs, si vous voulez que je vous dise, c'est que le pays est de mon avis, à coup sûr, et vous pouvez vous rendre compte par vous-même de cet :

La majorité du pays est contraire au suffrage universel.

Et voici mes preuves :

Un peu de statistique rafraîchit les idées et donne du repos à l'imagination. Quand mon plus jeune fils, qui a seize ans et qui prétend être victime du pain de sa classe, prétend que le suffrage universel est restreint, puisqu'on ne lui donne pas le droit de voter contre l'administration de son collège, et qu'il est victime d'un régime qu'il subit malgré lui, je me soulage de cette bêtise, qui n'est pas inférieure à tant d'autres propagées parmi les nouvelles couches sociales, en étudiant un peu les chiffres.

Et encore je fais mes réserves! car les chiffres, dit-on, sont élastiques : et lorsque certains assurent que 3 et 2 font 4, certains conviennent que 3 et 2 font quelquefois 22, quitte à faire 0 pour d'autres.

Mais ce n'est point de cela qu'il s'agit.

Voici toujours le résultat de mes observations arithmétiques :

Chaque fois que l'on vote, on s'aperçoit que ce suffrage universel, soi-disant le premier des biens pour les citoyens français, n'a peu de prestige pour eux, que la plupart s'en soucient comme un poisson d'une pomme.

Vous avez dernièrement vu à Nantes, sur trente mille votants, dix mille seulement venir apporter leur morceau de papier dans l'urne, pendant que les autres restaient tranquillement chez eux à faire leurs petites affaires; c'est-à-dire que les deux tiers s'occupaient autant du premier de leurs biens, comme disent les gens qui veulent se faire un sort dans la politique, que du grand Turc ou du vice roi de Canton.

A Paris même, le cerveau de la France, si l'on examine avec soin les annales, vous verrez avec moi que la dernière fois qu'on a voté et qu'il s'agissait de choisir entre Victor Hugo et Vautrain.

Il y avait alors 458,986 électeurs inscrits
214,584 électeurs ont voté

Il est donc resté 244,412 électeurs qui n'ont pris part au vote, qui se sont dit avec un ensemble remarquable : tout ça m'embête, ça me dérange et ça me gêne, bonsoir! tous gens qui se seraient dérangés comme un seul homme pour venir toucher un billet de cinquante francs, et qui pour jouir du ce suffrage universel, le premier de tous les biens, n'ont pas voulu se donner seulement la peine de faire un petit tour de promenade jusqu'à leur mairie.

Or, des gens qui sont 244,512 pendant que les autres ne sont que 214,581, sont évidemment la majorité. Ceux-là qui, malgré toutes les prédications et les flagorneries, malgré les journaux et réclames, et les affiches de toute sorte, persistent avec résolution à rester chacun chez eux et à ne pas fourrer leur papier dans la boîte, sont clairement contraires au suffrage universel, puisqu'ils ne veulent pas s'en servir.

Donc, *la majorité de la France ne veut pas du suffrage universel.*

Tout cela est mathématique.

Le reste n'est que de la foriture et du verbiage.

Quant à moi, ma conclusion est, celle-ci : il nous faut, ou bien la véritable *intégralité* du suffrage universel et son *intégrité* aussi, si cela peut vous faire plaisir, c'est-à-dire le vote non seulement de tous les hommes, mais de toutes les femmes, de toute sorte, en un mot, qui participent aux charges de l'Etat, ou bien le suffrage restreint des hommes suffisamment éclairés, pour agir en pleine et véritable connaissance de cause.

Ainsi, mon cher gendre, faites tous vos efforts pour nous faire obtenir enfin le suffrage universel complet tel que je l'entends, sinon, je vous le déclare, j'ai le droit de faire mon testament : les hommes n'ont pas été jusqu'à nous retirer cela, à nous autres femmes. Je laisse ma maison du boulevard Sébastopol aux orphelins de la guerre et à mes sœurs de la Salpêtrière.

Voilà ce que me répète à chaque jour ma belle-mère depuis que cette période d'élections s'est emparée de nous à Paris. Vous voyez que ma belle-mère, qui possède parfois quelque bon sens, n'a plus le sens commun lorsqu'il s'agit de politique, mais comme elle a des qualités d'autre part et, outre sa maison du boulevard Sébastopol, un certain nombre d'actions au porteur, et quelque argent mignon qu'elle administre avec une certaine lucidité, je préfère de mon mieux, je ronge mes freins sans en avoir l'air, et je ne dis pas grand'chose, mais enfin je suis bien forcé de l'entendre.

UN PETIT MORALISTE.

DU DANGER D'ACCROCHER SA BOÎTE A LAIT AU BOUTON DE SA PORTE. — Sous ce titre, l'*Etonnement* raconte la scène suivante :

Madame V..... passementière, demeurant rue de l'Eglise, à Levallois Perret, a l'habitude d'accrocher au bouton de la porte de son appartement une boîte à lait, dans laquelle tous les matins sa laitière lui verse sa petite provision.

Or, depuis trois semaines, elle se sentait prise, tous les jours à la même heure, de fortes coliques dont elle ne pouvait s'expliquer la cause.

En vain, elle avait inspecté minutieusement la batterie de cuisine; puis croyant que cela dépendait de la mauvaise qualité de son lait, elle avait déjà changé trois fois de fournisseuse; malgré tout, les maudites tranchées n'en continuaient pas moins à lui faire faire de nombreux voyages au *bien retiro* commun à tous les locataires du palier.

Ce qui la mettait en rage surtout, c'est que, chaque fois qu'elle accomplissait un de ces pèlerinages, elle était saluée par des éclats de rire venant du logement d'une dame G....., brunissesse, avec laquelle elle avait eu souvent maille à partir, à propos de ces mille petites querelles intestines qui naissent journellement entre voisines.

Enfin, un jour, au moment où elle venait de finir son déjeuner, M. L..... demeurant à l'étage supérieur, vint lui dire que le matin même il avait vu la brunissesse jeter quelque chose dans la boîte suspendue à sa porte.

—Ah! la gredine! s'écria amsitôt la passementière; j'aurais dû m'en douter! Puis, sortant vivement sur le carré, elle se mit à invectiver Mme G..... lui reprochant d'avoir voulu l'empoisonner.

Cette dernière lui répondit qu'elle était folle, et ne savait ce qu'elle disait.

—Vous mentez, interrompit à son tour M. L....., je vous ai vue, ce matin, mettre une poudre blanche dans la boîte de cette dame.

Devant cette affirmation aussi nette, Mme G..... pressant son parti, s'écria :

—Eh bien! oui, c'est moi, mais ce que je mettais n'était pas dangereux, car c'était tout simplement de la magnésie.

—Elle avoue! elle avoue! rugit alors, exaspérée, Mme V..... : et, s'élançant sur la brunissesse, elle la prenait si malheureusement que celle-ci tomba à la renverse dans l'escalier, et se fractura la jambe droite.

Indignées de cet acte d'odieuse brutalité, plusieurs personnes, accourues au bruit de la querelle, s'emparèrent de Mme V..... et la remirent aux mains des agents que le concierge s'était empressé d'aller quérir.

A peine le trop vive passementière avait-elle fait quelques pas dans la rue avec son escorte, qu'elle pâlit tout à coup et se mit à courir de toutes ses forces.

Les agents, s'élançant à sa poursuite, ne tardèrent pas à la rattraper; mais elle, se débattant, leur disait :

—Laissez-moi donc.... je ne veux pas m'échapper.... vous voyez bien que je sauts pressée.... Pourvu qu'il y en ait là bas!....

Les gardiens de la paix ne comprenaient rien à ces exclamations. Le concierge, qui les accompagnait comme témoin, les mit en quelques mots au courant de la chose.

Quant à la pauvre brunissesse, un médecin, mandé sur-le-champ, déclara sa blessure dangereuse et, après l'avoir pansée, la fit transporter à l'hôpital.

—Lettre authentique d'une propriétaire du boulevard Bonne-Nouvelle à l'un de ses locataires :

Monsieur,

Lorsque mon pauvre mari vous a diminué de 300 francs au moment de la guerre et de la Commune, vous étiez convenu avec lui que la tranquillité revenant, il vous remettrait au prix de 1,050 francs que vous payiez avant les événements.

Mon pauvre mari avait l'intention, à ce conforme à sa volonté en vous faisant présenter la quittance de ce terme dans les conditions premières.

J'ai bien perdu en voyant mourir mon pauvre mari; n'augmentez pas ma peine, je vous en prie, monsieur, en compliquant ses intentions.

Signé : Veuve X.....

—Les *Italienische Nachrichten* démentent à bruit répandu par plusieurs journaux, d'après lequel le général prince Bismarck serait arrivé en Italie chargé d'une mission secrète du gouvernement italien. Le général Bismarck est venu également quelques heures à Rome. Il est venu de Sicile, et il est reparti pour Florence même, sans vouloir prendre repos.

Le même journal dément la prétendue intervention secrète en faveur du Pape, l'Allemagne et Vienne, conformes du gouvernement italien.

Tuesday, 14th May, 1873.

FEUILLETON.

UN MARIAGE TRAGIQUE

PAR

ERNEST BAUDIN.

XIV.

OU IL EST PARLÉ D'UNE PROVOCATION SANS RÉSULTAT ET D'UNE INTERVENTION INATTENDUE.

Quelle que fût la gravité des circonstances, Roger pensait moins d'énergie que de rien perdre de son sang-froid. Il avait particulièrement des mesures suspicieuses de rédiger un débarquement, et avec le péril qu'elles eut à conjurer.

Et puis la fermeté dont Juliette venait de faire preuve devant lui avait accru celle de Roger. Chassé de la maison de son oncle, il n'était jeté d'y rentrer, après s'être vengé de l'homme dont la détestable influence causait son malheur.

Cette vengeance, il y pensa toute la nuit, et bien que Juliette lui eût interdit de se battre avec Moranod, il s'arrêtait avec complaisance à ce projet de duel que son imagination lui avait suggéré, au moment même où il apprenait de la bouche de sa cousine les projets du comte.

Ce n'était pas un lâche, Roger. Seule aventure ne l'avait conduit sur le terrain. Il ne connaissait le maniement des armes que pour avoir, comme la plupart des hommes de son âge, fréquenté, en amateur, les tire et les salles d'escrime. Il ne pouvait donc, à aucun degré, faire fond sur son habileté.

Mais, il avait confiance dans son bon droit et la sainteté de sa cause. Ce n'était pas seulement son bonheur qu'il voulait défendre, c'était surtout Juliette, son amie, sa fiancée, presque sa femme, placée à ce titre sous sa protection. On l'outrageait, on voulait la contraindre à un acte odieux. Il se jetait au-devant d'elle. C'était son devoir de faire ainsi.

—Je vous défends de provoquer le comte, lui avait-elle dit.

Mais, il ne se croyait pas obligé à l'obéissance, alors qu'il jugeait si grièvement qu'elle le danger et la nécessité d'y échapper à court délai.

Cependant, il ne reprochait en désobéissance quand, sorti victorieux d'un combat dont elle était le prix, il viendrait lui dire :

—Vivez rassurée, soyez heureuse; votre ennemi est désormais réduit à l'impuissance.

Ces pensées l'entraînèrent à une résolution énergique. Le matin, à dix heures, il se dirigeait, calme, mais décidé, vers la demeure de M. de Moranod.

Ce dernier habitait, dans la rue de Lille, un rez-de-chaussée, entre cour et jardin. C'était un appartement composé de quatre vastes pièces où, depuis dix ans, il accumulait avec la patience d'un collectionneur et la passion d'un artiste des meubles anciens, des tapisseries précieuses, des tableaux de maîtres achetés à vil prix ou dans les boutiques poudreuses de Paris ou dans les fermes du Dauphiné, son pays natal.

Au milieu de cet amoncellement de curiosités, — une fortune, — préservées à grand peine et au moyen de mille ruses contre la voracité des créanciers affamés, le goût irréprochable du maître de la maison se révélait en toutes choses. Les toiles qui ornaient les murs, le portaient la trace noir sculpté, répandus presque à profusion dans chaque pièce.

C'est là que Moranod vivait avec deux domestiques, sans trop ressentir, grâce à ses goûts artistiques, les conséquences des folies de sa jeunesse qui l'avaient ruiné.

Quand on lui annonça Roger, le comte, levé depuis plusieurs heures, n'était pas seul. Il causait avec une femme,—la marquise de Flavacourt.—Usant de son indépendance et au nom d'une amitié déjà bien ancienne, elle était venue afin de lui raconter ce qu'elle avait fait depuis la veille, sans grands succès, d'ailleurs, pour avancer ses affaires.

Un domestique lui remit la carte de Roger qui attendait dans son salon.

—Connaissez-vous ce nom? demanda-t-il à la marquise.

Elle lut : "Roger Levoric" et ajouta :

—Il m'est inconnu.

—Je vais vous instruire alors. M. Roger Levoric n'est rien moins qu'un rival.....

—Comment cela?

—Le propre fiancé de mademoiselle Juliette Miguelin.

—Miséricorde! que vient-il faire ici?

—Se divertir-vous pas?

—Je cherche, vous dis-je.

—Je jurerais qu'il m'apporte un cartel!

—Il veut se battre!

—Il a raison; songez, je lui prends à son dot qu'il convoite. Il estime que l'un de nous deux est de trop ici-bas; il cherche à me tuer et, je le répète, il a raison.

—Vous n'allez pas, je pense, accepter ce duel?

—Pas si fou! Je n'ai qu'à y perdre. J'ai doute pas le tuer sans, je ne le plus le sens commun lorsqu'il s'agit de politique, mais comme elle a des qualités d'autre part et, outre sa maison du boulevard Sébastopol, un certain nombre d'actions au porteur, et quelque argent mignon qu'elle administre avec une certaine lucidité, je préfère de mon mieux, je ronge mes freins sans en avoir l'air, et je ne dis pas grand'chose, mais enfin je suis bien forcé de l'entendre.

UN PETIT MORALISTE.

DU DANGER D'ACCROCHER SA BOÎTE A LAIT AU BOUTON DE SA PORTE. — Sous ce titre, l'*Etonnement* raconte la scène suivante :

Madame V..... passementière, demeurant rue de l'Eglise, à Levallois Perret, a l'habitude d'accrocher au bouton de la porte de son appartement une boîte à lait, dans laquelle tous les matins sa laitière lui verse sa petite provision.

Or, depuis trois semaines, elle se sentait prise, tous les jours à la même heure, de fortes coliques dont elle ne pouvait s'expliquer la cause.

En vain, elle avait inspecté minutieusement la batterie de cuisine; puis croyant que cela dépendait de la mauvaise qualité de son lait, elle avait déjà changé trois fois de fournisseuse; malgré tout, les maudites tranchées n'en continuaient pas moins à lui faire faire de nombreux voyages au *bien retiro* commun à tous les locataires du palier.

Ce qui la mettait en rage surtout, c'est que, chaque fois qu'elle accomplissait un de ces pèlerinages, elle était saluée par des éclats de rire venant du logement d'une dame G....., brunissesse, avec laquelle elle avait eu souvent maille à partir, à propos de ces mille petites querelles intestines qui naissent journellement entre voisines.

Enfin, un jour, au moment où elle venait de finir son déjeuner, M. L....., demeurant à l'étage supérieur, vint lui dire que le matin même il avait vu la brunissesse jeter quelque chose dans la boîte suspendue à sa porte.

—Ah! la gredine! s'écria amsitôt la passementière; j'aurais dû m'en douter! Puis, sortant vivement sur le carré, elle se mit à invectiver Mme G..... lui reprochant d'avoir voulu l'empoisonner.

Cette dernière lui répondit qu'elle était folle, et ne savait ce qu'elle disait.

—Vous mentez, interrompit à son tour M. L....., je vous ai vue, ce matin, mettre une poudre blanche dans la boîte de cette dame.

Devant cette affirmation aussi nette, Mme G..... pressant son parti, s'écria :

—Eh bien! oui, c'est moi, mais ce que je mettais n'était pas dangereux, car c'était tout simplement de la magnésie.

—Elle avoue! elle avoue! rugit alors, exaspérée, Mme V..... : et, s'élançant sur la brunissesse, elle la prenait si malheureusement que celle-ci tomba à la renverse dans l'escalier, et se fractura la jambe droite.

Indignées de cet acte d'odieuse brutalité, plusieurs personnes, accourues au bruit de la querelle, s'emparèrent de Mme V..... et la remirent aux mains des agents que le concierge s'était empressé d'aller quérir.

A peine le trop vive passementière avait-elle fait quelques pas dans la rue avec son escorte, qu'elle pâlit tout à coup et se mit à courir de toutes ses forces.

Les agents, s'élançant à sa poursuite, ne tardèrent pas à la rattraper; mais elle, se débattant, leur disait :

—Laissez-moi donc.... je ne veux pas m'échapper.... vous voyez bien que je suis pressée.... Pourvu qu'il y en ait là bas!....

Les gardiens de la paix ne comprenaient rien à ces exclamations. Le concierge, qui les accompagnait comme témoin, les mit en quelques mots au courant de la chose.

Quant à la pauvre brunissesse, un médecin, mandé sur-le-champ, déclara sa blessure dangereuse et, après l'avoir pansée, la fit transporter à l'hôpital.

—Lettre authentique d'une propriétaire du boulevard Bonne-Nouvelle à l'un de ses locataires :

Monsieur,

Lorsque mon pauvre mari vous a diminué de 300 francs au moment de la guerre et de la Commune, vous étiez convenu avec lui que la tranquillité revenant, il vous remettrait au prix de 1,050 francs que vous payiez avant les événements.

Mon pauvre mari avait l'intention, à ce conforme à sa volonté en vous faisant présenter la quittance de ce terme dans les conditions premières.

J'ai bien perdu en voyant mourir mon pauvre mari; n'augmentez pas ma peine, je vous en prie, monsieur, en compliquant ses intentions.

Signé : Veuve X.....

—Les *Italienische Nachrichten* démentent à bruit répandu par plusieurs journaux, d'après lequel le général prince Bismarck serait arrivé en Italie chargé d'une mission secrète du gouvernement italien. Le général Bismarck est venu également quelques heures à Rome. Il est venu de Sicile, et il est reparti pour Florence même, sans vouloir prendre repos.

Le même journal dément la prétendue intervention secrète en faveur du Pape, l'Allemagne et Vienne, conformes du gouvernement italien.

doute. Tâchons de plaire, et que votre courage prenne.

—Vous savez bien que la partie n'est pas égale. Mon oncle m'a chassé de sa maison.

—A cela, je ne peux rien, mon cher monsieur, répondit Moranod.

Et, se tournant vers Roger, qu'examinait cette longue explication, il ajouta : "Vous êtes fâché."

Vous avez fait plaisir Jupiter. Et vous comptez que je vous tolérerai vivre! Un de nous est de trop. Vous vous battrez, ou vous renoncerez à la main de mademoiselle Miguelin.

Roger eut un mouvement de colère.

—Vous ne voulez donc pas comprendre? demanda-t-il.

—Je commence à comprendre que vous êtes un poltron, monsieur le comte, répondit Roger.

Moranod s'avança menaçant. Il était à bout de forces.

—Sortez d'ici-là-bas!

—Ce n'est pas votre satisfaction? interrogea Roger, se plaçant debout devant la porte fermée derrière lui.

Moranod chercha vainement une solution qui ne le mettrait pas en tort sur le terrain. Ce n'est point par lâcheté qu'il refusait de se mesurer avec son rival; mais uniquement pour les causes que lui-même venait d'énumérer. Toutefois, le moment pressait de plus en plus critique. Il ne savait plus comment en sortir à son honneur.

C'est à ce moment qu'un secours inespéré lui arriva.

(*A continuer.*)

LOTERIES.

LOTERIE

—DE—

L'ETAT DE LA LOUISIANE

SUR LE

Plan de combinaisons.

TIRAGE TOUS LES JOURS.

GROS LOTS { ..... $5000 ..... $1000

PRIX DU BILLET :

$1 SEULEMENT

Partie de Billet en Proportion.

Plan de police :

Tirage tous les jours.

24/160—1yr

J. B. CAMORS & CO.,
MARCHANDS DE FARINE
—ET—
Négociants Commissionnaires,
61.....RUE TCHOUPITOULAS.....61
NOUVELLE-ORLEANS.
20 juin—1an

Sucres, Mélasses et Sirops.

SUCRES RAFFINÉS—Sucre en pains, coupés. Sucres en sucre.
A. THOMSON & CO.,
No 6 de la rue Tchoupitoulas.

SIROP—"Golden Syrup" article supérieur et pur de la Louisiane. Arrivé de la Raffinerie Crescent City. A THOMSON & CO., No 6 de la rue Tchoupitoulas.

SIROP ET MÉLASSE RAFFINÉ—provenant de la Raffinerie Crescent City, marques "Orleans Louisiana," "Chalmette," "Footsie."
A. THOMSON & CO.,
No 6 de la rue Tchoupitoulas.

MÉLASSE DE LA LOUISIANE—Différentes qualités de mélasses d'habitation, en barils, demi-barils et barriques.
A. THOMSON & CO.,
No 6 de la rue Tchoupitoulas.

SUCRE CLARIFIÉ—de différentes qualités blanc et jaune, en barriques et barils.
A. THOMSON & CO.,
No 6 de la rue Tchoupitoulas.

SUCRE DE LA LOUISIANE—Différentes qualités de sucre de Louisiane, en boucaults et barils.
A. THOMSON & CO.,
No 6 de la rue Tchoupitoulas.

SUCRES ÉTRANGERS—de Cuba, de Demerara et de Porto-Rico, en boucaults et en caisses.
A. THOMSON & CO.,
No 6 de la rue Tchoupitoulas.
4 oct—1an

Sauvez vos jours et vos propriétés.

HUILE DE BLANC DE BALEINE MINÉRALE.

CEST la grande lumière du siècle. Elle désoge complètement l'huile de baleine. Elle coûte seulement moins cher de moitié, elle brûle plus de 10 heures de plus que l'huile de baleine.

Le point est que vous ne trouverez nulle part ailleurs de bon pétrole, sans crudité, sans odeur, ou dégoût du tout.

Ceci est un fait que l'on ne peut nier. Le pétrole de la Louisiane, qui est vendu par tout le monde, est le pétrole le plus parfait, le plus pur, le plus économique, le plus sûr, le plus inodore, le plus blanc, le plus beau